

P. P. DE SÉGUR.

INCENDIE DE MOSCOU.

Dès la première nuit, celle du 14 au 15, un globe enflammé s'était abaissé sur le palais du prince Troubetskoï et l'avait consumé : c'était un signal. Aussitôt le feu avait été mis à la Bourse; on avait aperçu des soldats de police russe l'attiser avec des lances goudronnées. Ici des obus perfidement placés venaient d'éclater dans les poêles de plusieurs maisons, ils avaient blessé les militaires qui se pressaient autour. Alors, se retirant dans des quartiers encore debout, ils étaient allés se choisir un autre asile; mais près d'entrer dans ces maisons, toutes closes et inhabitées, ils avaient entendu en sortir une faible explosion; elle avait été suivie d'une légère fumée qui aussitôt était devenue épaisse et noire, puis rougeâtre, enfin couleur de feu, et bientôt l'édifice entier s'était abîmé dans un gouffre de flammes.

Tous avaient vu des hommes d'une figure atroce, couverts de lambeaux, et des femmes furieuses errer dans ces flammes, et compléter une épouvantable image de l'enfer. Ces misérables, enivrés de vin et du succès de leurs crimes, ne daignaient plus se cacher; ils parcouraient triomphalement ces rues embrasées; on les surprenait armés de torches, s'acharnant à propager l'incendie : il fallait leur abattre les mains à coups de sabre pour leur faire lâcher prise. On se disait que ces bandits avaient été déchainés par les chefs russes pour brûler Moscou; et qu'en effet, une si grande, une si extrême résolution n'avait pu être prise que par le patriotisme, et exécutée par le crime.

Aussitôt l'ordre fut donné de juger et de fusiller sur place tous les incendiaires. L'armée était sur pied. La vieille garde, qui tout



Incendie de Moscou. (P. P. de Ségur.)

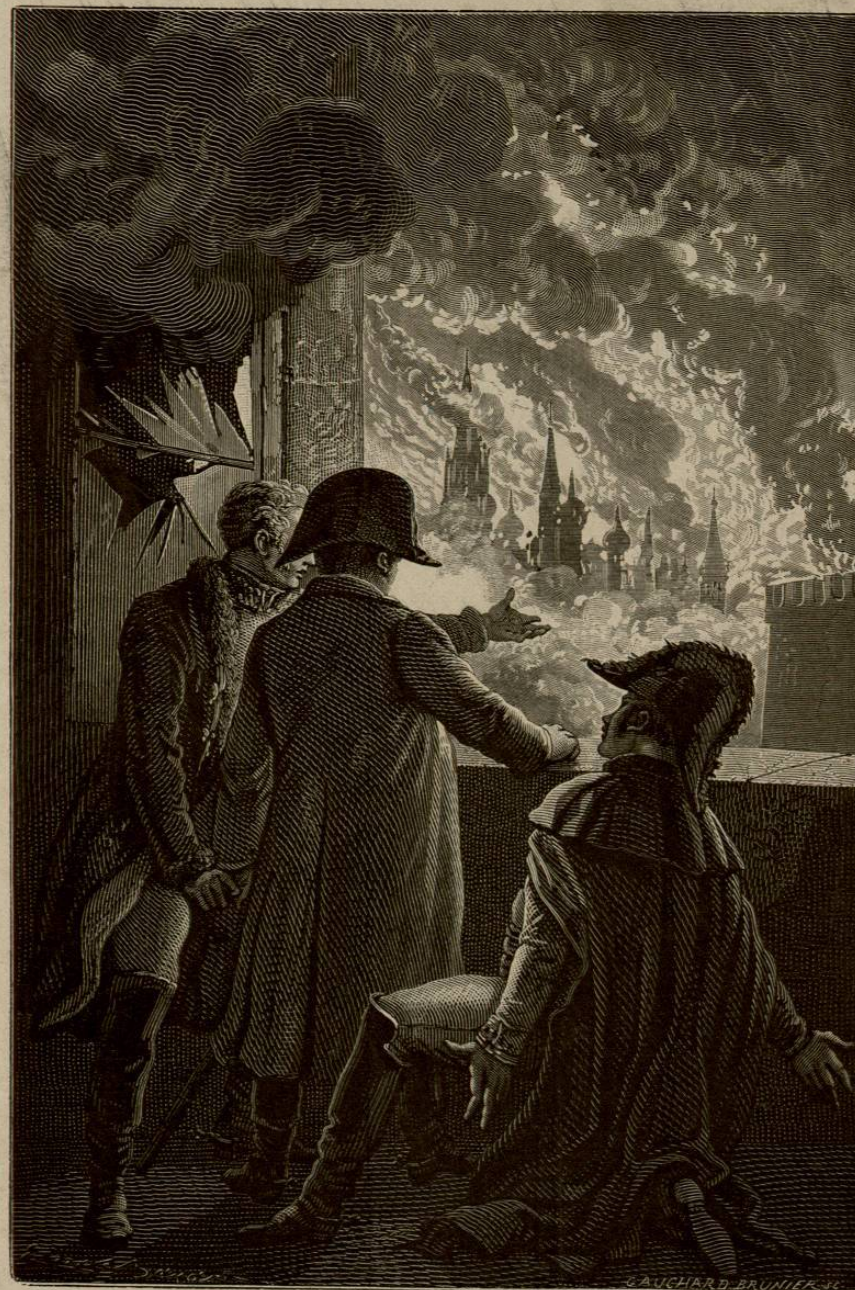
P. P. DE SEGUR.

INCENDIE DE MOSCOU.

Dès la première nuit, celle du 14 au 15, un globe enflammé s'était abaisé sur le palais du prince Troubetskoï et l'avait consumé : c'était un signal. Aussitôt le feu avait été mis à la Bourse; on avait aperçu des soldats de police russe l'attaquer avec des lances gourdronnées. Les obus perfidement placés venaient d'éclater dans les poches de plusieurs généraux. Ils avaient blessé les militaires qui se pressaient autour. Mais, se retirant dans des quartiers encore debout, ils étaient allés se choisir un autre asile; mais près d'eux dans ces maisons, toutes closes et inhabitées, ils avaient entendu en soirée une faible explosion; elle avait été suivie d'une autre forte qui aussitôt était devenue épaisse et noire, puis rouillante, enfin couleur de feu, et bientôt l'édifice entier s'était abîmé dans un déluge de flammes.

Tous virent vu des hommes d'une figure atroce, couverts de lambeaux et des femmes farieuses errer dans ces flammes, et compléter une épouvantable image de l'enfer. Ces misérables, enivrés de vin et du succès de leurs crimes, ne daignaient plus se cacher; ils parcouraient triomphalement ces rues embrasées; on les surprenait armés de torches, s'acharnant à propager l'incendie : il fallut leur abattre les mains à coups de sabre pour leur faire lâcher prise. On se disait que ces bandits avaient été déchainés par les chefs russes pour aller à Moscou; et qu'en effet, une si grande, une si horrible résolu, ne s'était pu être prise que par le patriotisme, et exécutée par le crime.

Aussitôt l'ordre fut donné de jurer et de fusiller sur place tous les incendiaires. L'armée se vit sur pied. La vieille garde, qui tout



Incendie de Moscou. (P. P. DE SEGUR.)

entière occupait une partie du Kremlin, avait pris les armes; les bagages, les chevaux tout chargés, remplissaient les cours; nous étions mornes d'étonnement, de fatigue et de désespoir de voir périr un si riche cantonnement. Maîtres de Moscou, il fallait donc aller bivouaquer sans vivres à ses portes!

Pendant que nos soldats luttèrent encore avec l'incendie, et que l'armée disputait au feu cette proie, Napoléon, dont on n'avait pas osé troubler le sommeil pendant la nuit, s'était éveillé à la double clarté du jour et des flammes. Dans son premier mouvement, il s'irrita et voulut commander à cet élément, mais bientôt il fléchit, et s'arrêta devant l'impossibilité. Surpris, quand il a frappé au cœur d'un empire, d'y trouver un autre sentiment que celui de la soumission et de la terreur, il se sent vaincu et surpassé en détermination.

Cette conquête pour laquelle il a tout sacrifié, c'est comme un fantôme qu'il a poursuivi, qu'il a cru saisir et qu'il voit s'évanouir dans les airs en tourbillons de fumée et de flammes. Alors une extrême agitation s'empare de lui; on le croirait dévoré des feux qui l'environnent. A chaque instant, il se lève, marche et se rassied brusquement. Il parcourt ses appartements d'un pas rapide; ses gestes courts et véhéments décèlent un trouble cruel: il quitte, reprend, et quitte encore un travail pressé, pour se précipiter à ses fenêtres et contempler les progrès de l'incendie. De brusques et brèves exclamations s'échappent de sa poitrine oppressée. « Quel effroyable spectacle! Ce sont eux-mêmes! Tant de palais! Quelle résolution extraordinaire! Quels hommes! Ce sont des Scythes! »

Entre l'incendie et lui se trouvait un vaste emplacement désert, puis la Moskwa et ses deux quais; et pourtant les vitres des croisées contre lesquelles il s'appuie sont déjà brûlantes, et le travail continuel des balayeurs, placés sur les toits de fer du palais, ne suffit pas pour écarter les nombreux flocons de feu qui cherchent à s'y poser.

En cet instant le bruit se répand partout que le Kremlin est miné: des Russes l'ont dit, des écrits l'attestent; quelques domestiques en perdent la tête d'effroi; les militaires attendent impassiblement ce que l'ordre de l'Empereur et leur destin décideront, et l'Empereur ne répond à cette alarme que par un sourire d'incrédulité.

Mais il marche encore convulsivement, il s'arrête à chaque croisée et regarde le terrible élément victorieux dévorer avec fureur sa brillante conquête, se saisir de tous les ponts, de tous les passages de la forteresse, le cerner, l'y tenir comme assiégé; envahir à chaque minute les maisons environnantes; et le resserrant de plus en plus, le réduire enfin à la seule enceinte du Kremlin.

Déjà nous ne respirions plus que de la fumée et des cendres. La nuit approchait, elle allait ajouter son ombre à nos dangers; le vent d'équinoxe, d'accord avec les Russes, redoublait de violence. On vit alors accourir le roi de Naples et le prince Eugène : ils se joignirent au prince de Neuschâtel, pénétrèrent jusqu'à l'Empereur, et là, de leurs prières, de leurs gestes, à genoux, ils le pressent et veulent l'arracher de ce lieu de désolation. Ce fut en vain.

Napoléon, maître enfin du palais des Czars, s'opiniâtrait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie, quand tout à coup un cri : « Le feu est au Kremlin ! » passe de bouche en bouche, et nous arrache à la stupeur contemplative qui nous avait saisis. L'Empereur sort pour juger le danger. Deux fois le feu venait d'être mis et éteint dans le bâtiment sur lequel il se trouvait; mais la tour de l'arsenal brûle encore. Un soldat de police vient d'y être trouvé. On l'amène et Napoléon le fait interroger devant lui. C'est ce Russe qui est l'incendiaire : il a exécuté sa consigne au signal donné par son chef. Tout est donc voué à la destruction, même le Kremlin antique et sacré.

L'Empereur fit un geste de mépris et d'humeur; on emmena ce misérable dans la première cour, où les grenadiers furieux le firent expirer sous leurs baïonnettes.

DE SÉNANCOURT.

LA BROUETTE.

.... J'arrivai dans un moment favorable; on devait le lendemain commencer à cueillir le raisin d'un grand treillage exposé au midi, et qui regarde le bois d'Armand. Il fut décidé à souper que ce raisin, destiné à faire une pièce de vin soigné, serait cueilli par nos mains seules, et avec choix, pour laisser quelques jours à la maturité des grappes les moins avancées. Le lendemain, dès que le brouillard fut un peu dissipé, je mis un van sur une brouette, et j'allai le premier au fond du clos pour commencer la récolte. Je la fis presque seul, sans chercher un moyen plus prompt; j'aimais cette lenteur; je voyais à regret quelque autre y travailler : elle dura, je crois, douze jours. Ma brouette allait et revenait dans des chemins négligés et remplis d'une herbe humide; je choisis les moins unis, les plus difficiles, et les jours coulaient ainsi dans l'oubli, au milieu des brouillards, parmi les fruits, au soleil d'automne. Et quand le soir était venu, on versait du thé dans du lait encore chaud; on riait des hommes qui cherchent des plaisirs; on se promenait derrière de vieilles charmilles, et l'on se couchait content. J'ai vu les vanités de la vie, et je porte en mon cœur l'ardent principe des grandes choses sociales, et celui de l'ordre philosophique. J'ai lu Marc-Aurèle, il ne m'a point surpris; je conçois les vertus difficiles, et jusqu'à l'héroïsme des monastères. Tout cela peut animer mon âme, et ne la remplit pas. Cette brouette que je charge de fruits et pousse doucement la soutient mieux. Il semble qu'elle voiture paisiblement mes heures, et que ce mouvement utile et lent, cette marche mesurée, conviennent à l'habitude ordinaire de la vie.

JULES SIMON.

LE FOYER DOMESTIQUE.

Ceux qui n'ont jamais vu ni une crèche, ni un asile, ne savent pas avec quelle intelligence ces utiles établissements sont organisés, à quelle active surveillance ils sont soumis, avec quel dévouement on s'y occupe de la santé et du bien-être des enfants. Grâce à la crèche et à l'asile, l'enfant du pauvre ne connaît plus ni le froid ni la faim, ni la malpropreté, ni le vagabondage. La mère dans son atelier peut être tranquille sur le sort de son nourrisson.

Que lui manque-t-il donc à cette femme, à cette mère, pour être heureuse? Il lui manque la présence de son enfant; si tout se réduisait en ce monde à avoir un abri pour sa tête, des vêtements, de la nourriture, il n'y aurait rien à redire à cette vie en commun. Le pain est abondant, la nourriture est saine; le corps ne souffre pas; mais l'âme souffre.

Cette épouse vit loin de son mari, ne prenant pas même ses repas avec lui, et ne le retrouvant que le soir, quand ils arrivent l'un et l'autre de leurs ateliers, épuisés et haletants; cette mère n'embrasse pas son enfant à la clarté du soleil, elle ne le tient pas dans ses bras, elle ne le dévore pas de ses yeux charmés, elle n'assiste pas à ses premiers bégayements, elle n'a pas les prémices de ses premiers sourires. Étrange illusion de ces mécaniciens de la vie sociale qui font tout par des rouages : la crèche pour l'enfant au berceau, l'atelier pour l'âge mûr, l'hospice pour la maladie et la vieillesse! Ils songent à tous les besoins de la nature humaine, excepté à ceux du cœur dont ils ne sentent pas les battements. Ils auront un grand soin de mesurer la quantité d'air et de nourriture qu'il faut à une ouvrière, ils proposeront des lois pour que son travail ne soit pas

prolongé au delà de ses forces; mais ils ne feront rien pour que cette ouvrière puisse être une femme. Ils ne savent pas que la femme n'est grande que par l'amour et que l'amour ne se développe et ne se fortifie que dans le sanctuaire de la famille.

Quand on aura donné la dernière perfection aux ateliers, aux crèches, aux écoles, aux hôpitaux, quand il sera bien démontré que, grâce à ces conquêtes de la philanthropie, l'ouvrier trouve plus de confort dans la vie commune qu'il n'en pourrait rêver dans la vie de famille, le seul fait que les femmes sont entraînées avec leurs maris et leurs enfants dans cette nouvelle organisation où les affections intimes ont si peu de place, constituera encore un véritable malheur social. Les femmes sont faites pour cacher leur vie, pour chercher le bonheur dans les affections exclusives, et pour gouverner en paix ce monde restreint de la famille, nécessaire à leur tendresse native. La manufacture, qui a quelque chose du couvent et de la caserne, sépare les membres de la famille contre le vœu de la nature; elle substitue à l'autorité du mari et du père l'autorité du règlement, du patron et du contre-maitre, et les froids enseignements du maître d'école à cette morale vivante qu'une mère fait pénétrer avec ses baisers et ses larmes dans le cœur de son enfant. Pour que les mœurs conservent ou retrouvent leur pureté et leur énergie, la première de toutes les conditions, c'est que la femme retourne auprès du foyer, la mère auprès du berceau. Il faut que le chef de la famille puisse exercer la puissance tutélaire qu'il tient de Dieu et de la nature, que la femme trouve dans son mari le guide, le protecteur, l'ami fidèle et fort dont elle a besoin; que l'enfant s'habitue, sans y penser, aux soins et à la tendresse de la mère. Il faut même qu'il y ait quelque part un lieu consacré par les joies et les souffrances communes, une humble maison, un grenier, si Dieu n'a pas été plus clément, qui soit pour tous les membres de la famille comme une patrie plus étroite et plus chère, à laquelle on songe pendant le travail et la peine, et qui reste dans les souvenirs de toute la vie associé à la pensée des êtres aimés qu'on a perdus. Comme il n'y a pas de religion sans temple, il n'y a pas de famille sans l'intimité du foyer domestique. L'enfant qui a dormi dans le berceau banal de la crèche, et qui n'a pas été embrassé à la lumière du jour par les deux seuls êtres dans le monde qui l'aiment d'un amour exclusif, n'est

pas armé pour les luttes de la vie. Il n'a pas comme nous ce fond de religion tendre et puissante qui nous console à notre insu, qui nous écarte du mal sans que nous ayons la peine de faire un effort et nous porte vers le bien comme par une secrète analogie de nature. Au jour des cruelles épreuves, quand on croirait que le cœur est desséché à force de dédaigner ou à force de souffrir, tout à coup on se rappelle, comme dans une vision enchantée, ces mille riens qu'on ne pourrait pas raconter et qui font tressaillir, ces pleurs, ces baisers, ce cher sourire, ce grave et doux enseignement murmuré d'une voix si touchante. La source vive de la morale n'est que là : nous pouvons écrire des livres et faire des théories sur le devoir et le sacrifice; mais les véritables professeurs de morale, ce sont les femmes. Ce sont elles qui conseillent doucement le bien, qui récompensent le dévouement par une caresse, qui donnent quand il le faut l'exemple du courage et l'exemple plus difficile de la résignation, qui enseignent à leurs enfants le charme des sentiments tendres et les fières et sévères lois de l'honneur. Oui, jusque sous le chaume, et dans les mansardes de nos villes, et dans ces caves où ne pénètre jamais le soleil, il n'y a pas une mère qui ne souffle à son enfant l'honneur en même temps que la vie. C'est là, près de cet humble foyer, dans cette communauté de misère, de soucis et de tendresse, que se créent les amours durables, que s'enfantent les simples et énergiques résolutions; c'est là que se trempent les caractères; c'est là aussi que les femmes peuvent être heureuses, en dépit du travail, au milieu des privations. Toutes les améliorations matérielles seront les bienvenues; mais si vous voulez adoucir le sort des ouvrières et en même temps donner des garanties à l'ordre, raviver les bons sentiments, faire comprendre, faire aimer la patrie et la justice, ne séparez pas les enfants de leurs mères.

DE SISMONDI.

LES MILLE ET UNE NUITS.

Si les Orientaux n'ont point de poésie épique ou dramatique, ils sont, en revanche, les inventeurs d'un genre qui tient de l'épopée, et qui remplace chez eux le spectacle. Nous leur devons ces contes dont la création est si brillante, où l'imagination est si riche, si variée, contes qui ont fait les délices de notre enfance, et que nous ne lisons jamais dans un âge plus avancé, sans nous sentir de nouveau séduits, entraînés par eux. Chacun connaît *les Mille et une Nuits*, mais s'il en faut croire le traducteur, ce que nous possédons en français n'est que la trente-sixième partie du grand recueil arabe. Ce recueil immense n'est pas seulement consigné dans des livres, c'est la richesse d'une classe nombreuse d'hommes et de femmes, qui, dans toute l'étendue de la domination de Mahomet, en Turquie, en Perse, et jusqu'à l'extrémité des Indes, font métier de charmer par leurs contes un public qui aime à ensevelir, dans les doux rêves de l'imagination, les sensations souvent douloureuses du présent. Au milieu des cafés du Levant, un homme rassemble la foule muette; quelquefois il excite la terreur ou la pitié; plus souvent il promène sous les yeux de ses auditeurs ces brillantes visions fantastiques, patrimoine de l'imagination orientale; quelquefois même il excite le rire; et le front sévère des farouches osmanlis ne se déride que dans cette occasion. C'est le seul spectacle de tout le Levant, et les conteurs y remplacent partout nos comédiens. La place publique elle-même a souvent aussi ses conteurs; les conteuses remplissent les longs loisirs du sérail; les médecins ordonnent souvent aux malades de faire venir des conteurs, pour assoupir les douleurs, calmer l'agitation, et rendre le som-